

C'EST À DIRE

Incroyable, dit-il

Bien que l'Histoire accélère, dit-il, ce n'est pas d'un jour à l'autre que nous passerons d'une économie de marché à une économie planifiée.

Par Jean-Bernard Vuilleme

Aucun char n'est apparu dans les rues, ni même à l'horizon. Incroyable! Les sociétés occidentales surendettées et minées par le chômage se sont effondrées d'elles-mêmes. Ni les mesures sociales, ni les tentatives de réduire le temps de travail afin de le mieux partager ne sont parvenues à prévenir le naufrage.

Le bateau était pourri. A bord, peu de gens s'en étaient aperçus. Malgré la paupérisation croissante et des signes évidents de déclin (déprime, inflation insupportable, déficits monstrueux, flots de sans-abri, drogue et délinquance, etc.), une lente accoutumance à une crise interminable avait masqué l'état d'agonie des sociétés occidentales. Bien que l'accès aux magasins fût devenu problématique et qu'une simple grippe coûtait presque aussi cher que le remplacement d'un pare-choc, nous nous sommes laissés éblouir jusqu'au bout par ce qu'il restait de nos superbes vitrines. Comment aurions-nous pris conscience du danger alors que ni les panes, ni les misères de notre système économique n'empêchaient les citoyens des régimes communistes de voir en nous un modèle d'abondance et de liberté? Nous nous sommes trop regardés avec les yeux des autres.

Nous avons appris le retrait stratégique des Etats-Unis sans supposer un instant que nous verrions quelques mois plus tard à la télévision le président Bush promettre à Mikhaïl Gorbatchev une politique d'expropriation et la nationalisation de quelques sociétés importantes. La fin de la Guerre froide nous a rassurés et nous avons pensé que les crédits et les énergies ainsi libérés nous permettraient de résoudre nos problèmes de société.

Nous aurions pu déchanter, mais nous avons chanté lorsque le Mur de Berlin est tombé. Depuis, nous avons pris l'habitude de vivre abasourdis devant la télévision. Le jour où Bush a stupéfié le monde en prononçant la dissolution des

partis républicain et démocrate pour prendre la tête du Parti socialiste unifié des Etats-Unis d'Amérique, nous n'avons pu retenir des exclamations. Mais lorsque l'OTAN a voté sa dissolution et que la plupart des pays occidentaux ont adhéré au Pacte de Varsovie, nous n'étions déjà plus impressionnés. Il nous importait plutôt d'organiser le rationnement, de nous loger et de nourrir nos enfants. A peine levons-nous un sourcil quand nous entendons les vieux combattants libéraux parler de solidarité sociale et de reconstruction planifiée. Il nous arrive d'être indignés devant le discours des spéculateurs d'antan métamorphosés en planificateurs en chef. De manière générale, la reconversion des élites génère de l'irritation. Mais n'ont-ils pas raison de dire que l'on ne passe pas en quelques mois d'une économie de marché à une économie planifiée? Les spécialistes soviétiques, allemands et polonais sauront bien leur indiquer les voies du salut.

L'Occident s'est rendu sans combattre. Ses défenses étaient fortes, mais il n'avait plus rien à défendre. Aujourd'hui, au début de l'hiver le plus dur de notre histoire, nous voyons avec reconnaissance des Tupolev pleins de blé dans nos aéroports, des convois bourrés de victuailles et d'habits dans nos gares et des files de camions secourables sur nos routes. Nous entendons chanter partout la chanson du nouveau réalisme. Les gens ont admis qu'il était inutile de maintenir des partis dans lesquels presque plus personne ne se reconnaissait et qu'un seul parti fait l'affaire du moment qu'il est démocratique. A quoi bon multiplier les choses inutiles?

Les nostalgiques n'en ont plus pour longtemps de péter dans la soie. Ils rêvent encore que le contraire aurait pu se produire puisque des experts l'avaient prédit. Et alors, dit-il, qu'aurait-on vu? A quelques différences près, l'image inversée de celle qu'on voit.

J.-B. V.